

La Revue Populaire

Paraît tous les mois

ABONNEMENT :

Canada, numero : - - - 10 cts
Un An : \$1.00, - Six Mois : 50 cts

Montreal et Etranger :

Un An : \$1.50 - Six Mois : 75 cts
Par poste : Montreal et Etranger, le No 15 cts

Poirier, Bessette & Cie

Editeurs - Propriétaires,

198, Boulv. St-Laurent,

MONTREAL

Vol. 1. No 8 Montreal, Juillet 1908

LA circonstance du Troisième Centenaire nous vaut, depuis dix-huit mois, des centaines et des centaines d'écrits sur notre pays, sur ses habitants et leurs habitudes, sur son passé, son présent et son avenir. La plupart, très instructifs ou pour le moins saupoudrés d'originalité, valent d'être lus, si ce n'est pour s'en assimiler la substance, tout au moins pour qu'elle serve de prétexte à un peu de réflexion. Au nombre de ces écrits, il aurait été bien étonnant qu'il ne s'en trouvât pas où le présent est dénigré au profit du passé. C'est le tic chez certaines gens; après la quarantaine, ils commencent à ne plus rien trouver dans le temps actuel qui soit comparable à autrefois. Ces gens ont toujours existé, *Laudator temporis acti*, louangeur des temps passés, disait déjà Horace.

La vérité, en thèse générale, est que chaque époque comporte son budget de choses bonnes, médiocres et mauvaises, et qu'il faut pour porter un jugement sûr et impartial sur ces choses se placer, au moins par imagination, à l'époque où elles existaient. Les comparaisons, sans cela, sont oiseuses.

Mais ce qui est plus vrai, pour le Canada, c'est que la comparaison serait presque absolument à l'avantage du présent. Car nous avons réellement progressé, souvent à notre insu ou malgré nous-mêmes, mais nous avançons progressé. Voyons, par exemple, pour ce qui touche au confort de la vie.



Je pourrais dresser une longue liste d'ob-

jets qui étaient de luxe autrefois—le thé par exemple—et qu'aujourd'hui on voit partout. A ce sujet, je connais une anecdote qui illustre fort bien le point. Je l'ai trouvée dans un vieux numéro des *Annales*, et je la donne telle quelle.

Aux premiers jours de janvier 1660, revenant de Rome, M. d'Audiger aperçut de loin dans les champs, aux environs de Gênes, "d'incomparables pois en cosse". Il en fit cueillir une bonne provision, les emballa avec des herbes et des boutons de rose et joignit la précieuse caisse à ses bagages. Quinze jours après, il arrivait à Paris.

La vue de ces petits pois en cosse dans le plein de l'hiver excita une telle admiration, que d'Audiger obtint aussitôt l'entrée du Louvre et eut l'honneur de présenter au roi le merveilleux régal. Bontemps, premier valet de chambre, l'avait introduit. D'Audiger trouva Louis XIV, qui était alors âgé de vingt-deux ans, au milieu d'une cour de grands seigneurs. Tous s'écrièrent d'une commune voix, que rien n'était plus beau et que jamais, en France, on n'avait rien vu de pareil pour la saison. Le comte de Soissons prit une poignée de pois, qu'il écossa sous les yeux de Sa Majesté et qui se trouvèrent (c'est d'Audiger qui l'affirme) aussi frais que si on fût venu de les cueillir.

Louis XIV fut si enchanté qu'il donna ordre que les petits pois fussent accommodés, et, comme l'égoïsme n'avait pas encore envahi son cœur, il commanda qu'on en fit trois plats: un pour la reine sa mère, un pour le cardinal Mazarin et un pour lui-même. Et, de ces petits pois, il fit quatre heureux, car il partagea sa portion avec son frère.

D'Audiger, qui nous conte ce trait, est plein d'admiration et de tendresse. Quel grand roi! Quel bon frère! Quels excellents petits pois!



Et le chroniqueur des *Annales*, commentant l'anecdote, constate que nous sommes bien ingrats pour le temps où nous vivons. Voilà, dit-il, un plat de petits pois qui paraissait digne de figurer sur la table royale et qui jetait les plus grands seigneurs de la cour la plus riche et la plus délicate du monde dans un étonnement respectueux. Et nous... Il n'y a table de bourgeois à son aise où l'on ne serve couramment, quand il traite des amis, des asperges en branche et des petits pois au beau milieu de l'hiver. Ce n'est pas un phénomène; personne n'y prend plus garde. C'est un luxe à la portée des bourses les plus médiocres.